

## LE RETOUR DE LA LONGUE DURÉE : UNE PERSPECTIVE ANGLO-AMÉRICAINNE

David Armitage, Jo Guldi, traduction de Jérôme Baudry

Éditions de l'EHESS | « *Annales. Histoire, Sciences Sociales* »

2015/2 70e année | pages 289 à 318

ISSN 0395-2649

ISBN 9782200929725

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-Annales-2015-2-page-289.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
David Armitage *et al.*, « Le retour de la longue durée : une perspective anglo-américaine », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2015/2 (70e année), p. 289-318.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Le retour de la longue durée : une perspective anglo-américaine\*

*David Armitage et Jo Guldi*

Ce qu'on raconte chez vous de Phaéton, fils du Soleil, qui, voulant conduire le char de son père et ne pouvant le maintenir dans la route ordinaire, embrasa la terre et périt lui-même frappé de la foudre, a toute l'apparence d'une fable ; ce qu'il y a de vrai, c'est que dans les mouvements des astres autour de la terre, il peut, à de longs intervalles de temps, arriver des catastrophes où tout ce qui se trouve sur la terre est détruit par le feu<sup>1</sup>.

C'est la peur de la grande histoire qui a tué la grande histoire<sup>2</sup>.

**Les historiens sont de nature vagabonde :** plus que d'autres, ils aiment prendre des tournants. Au cours des cinquante dernières années, les historiens anglophones – en lien avec leurs confrères d'autres pays – ont souvent pris de tels tournants. Le tournant social fut sans doute le premier, délaissant l'histoire des élites au profit d'une histoire « par le bas » qui part de l'expérience des hommes ordinaires, des dominés (*subaltern*), des marginaux et des opprimés. Puis il y eut le tournant linguistique, venu de la philosophie analytique, que les historiens adaptèrent à leurs projets<sup>3</sup>. À son tour, celui-ci mena au tournant culturel et au renouveau de l'histoire culturelle<sup>4</sup>. Depuis, une série de nouveaux tournants visèrent à dépasser

\* Nous remercions, pour leurs commentaires, Jenny Andersson, Matthew Desmond, Paul Freedman, Stella Gervas, Daniel Jütte, Jeremy Kessler, Anna Su et John Witt, ainsi que les participants au Legal History Forum de la Yale Law School.

1 - PLATON, *Timée*, 22c-d, trad. par V. Cousin.

2 - Edmond FARAL, *La vie quotidienne au temps de saint Louis*, Paris, Hachette, 1942, cité dans la préface de Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, p. XIV.

3 - Richard RORTY (dir.), *The Linguistic Turn: Recent Essays in Philosophical Method*, Chicago, University of Chicago Press, 1967 ; Gabrielle M. SPIEGEL (dir.), *Practicing History: New Directions in Historical Writing after the Linguistic Turn*, Londres, Routledge, 2005 ; Judith SURKIS, « When Was the Linguistic Turn? A Genealogy », *The American Historical Review*, 117-3, 2012, p. 700-722.

4 - Victoria E. BONNELL et Lynn HUNT (dir.), *Beyond the Cultural Turn: New Directions in the Study of Society and Culture*, Berkeley, University of California Press, 1999 ; James W. COOK, Lawrence B. GLICKMAN et Michael O'MALLEY (dir.), *The Cultural Turn in U.S. History: Past, Present, and Future*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

les bornes de l'histoire nationale, ainsi le tournant transnational, le tournant impérial ou encore le tournant global<sup>5</sup>. Plusieurs de ces tournants historiographiques furent certainement positifs. Certains pourraient penser que ce ne fut aucunement le cas. Mais ni les enthousiastes ni les sceptiques ne peuvent ignorer l'idée de progrès intellectuel que le langage des « tournants » sous-entend. Ce langage est devenu si fréquent et si déconcertant que l'*American Historical Review* organisa récemment une importante rencontre sur « Les 'tournants' historiographiques dans une perspective critique » afin de rendre compte du phénomène. La plupart des participants conclurent qu'il était temps de marquer une pause dans le but de distinguer plus clairement où tous ces mouvements avaient conduit les historiens et ce qu'ils devaient envisager par la suite<sup>6</sup>.

Parler de mouvements historiographiques en termes de « tournants » pré-suppose que les historiens voyagent vers le futur sur une route à sens unique, même si celle-ci est tortueuse. Les auteurs de cet article avouent bien volontiers s'être rendus coupables d'avoir utilisé et promu ce langage des « tournants » : l'une d'entre nous a récemment écrit une généalogie du « tournant spatial » dans les sciences humaines ; l'autre a étudié les promesses portées par un « tournant international », en histoire intellectuelle plus particulièrement<sup>7</sup>. Nous souhaitons cependant nous détacher ici de ces discussions et aborder un développement qui nous semble encore plus significatif. Il sera question non pas d'un tournant mais d'un retour à un ancien mode d'analyse historique : le retour de la longue durée<sup>8</sup>.

La longue durée en tant qu'horizon temporel pour la recherche historique a disparu presque intégralement pendant une génération, toutefois, elle semble récemment faire son retour. Notre but est de montrer que les raisons de son effacement étaient autant sociologiques qu'intellectuelles ; les raisons de son retour sont, quant à elles, à la fois politiques et techniques. Néanmoins, la longue durée dans sa forme renouvelée n'est pas identique à son incarnation première. Comme Pierre Bourdieu l'avait remarqué, « ces retours sont toujours *apparents*, puisqu'ils sont séparés de ce qu'ils retrouvent par la référence négative [...] à quelque chose

5 - Ulf HEDETOFT, *The Global Turn: National Encounters with the World*, Aalborg, Aalborg University Press, 2003 ; Antoinette BURTON (dir.), *After the Imperial Turn: Thinking with and through the Nation*, Durham, Duke University Press, 2003 ; Winfried FLUCK, Donald E. PEASE et John Carlos ROWE (dir.), *Re-Framing the Transnational Turn in American Studies*, Hanovre, Dartmouth College Press, 2011 ; Durba GHOSH, « Another Set of Imperial Turns ? », *The American Historical Review*, 117-3, 2012, p. 772-793.

6 - AHR Forum, dossier « Historiographic 'Turns' in Critical Perspective », *The American Historical Review*, 117-3, 2012, p. 698-813.

7 - Jo GULDI, « What is the Spatial Turn ? », 2011, <http://spatial.scholarslab.org/spatial-turn/> ; David ARMITAGE, « The International Turn in Intellectual History », *Foundations of Modern International Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 17-32 ; repris dans Darrin M. MCMAHON et Samuel MOYN (dir.), *Rethinking Modern European Intellectual History*, New York, Oxford University Press, 2014, p. 232-252.

8 - David ARMITAGE, « What's the Big Idea ? Intellectual History and the *Longue Durée* », *History of European Ideas*, 38-4, 2012, p. 493-507 ; Jo GULDI, « Digital Methods and the *Longue Durée* », in D. T. GOLDBERG et P. SVENSSON (dir.), *Humanities and the Digital*, Cambridge, MIT Press, 2015, p. 253-265.

qui était lui-même la négation (de la négation de la négation, etc.) de ce qu'ils retrouvent<sup>9</sup> ». L'émergence de la nouvelle longue durée, comme négation de sa négation, se produit dans un écosystème intellectuel fort différent, ce qui lui donne un dynamisme et une flexibilité que ses versions précédentes ne possédaient pas. Son potentiel critique – que ce soit pour les historiens, pour les autres chercheurs en sciences sociales ou pour les responsables politiques – est plus grand. Si les origines de la longue durée sont bien à chercher dans le passé, ses orientations sont désormais entièrement tournées vers le futur.

À l'intérieur de certains champs, l'attention à des horizons temporels étendus n'a jamais disparu : ainsi en sociologie historique ou dans la théorie des systèmes-monde<sup>10</sup>. Toutefois, dans le champ de l'histoire à proprement parler, la longue durée – d'abord associée aux travaux de Fernand Braudel et à l'École des *Annales*, avant d'être diffusée plus largement – a prospéré, puis s'est éteinte, avant de revenir avec de nouvelles ambitions, une vigueur renouvelée et la promesse d'une influence encore plus grande. Nous tirons la plupart de nos exemples du monde anglophone, mais notre argumentation est valable pour tous les historiens, au moment où le court terme semble devoir être l'horizon temporel de la plupart des institutions, qu'il s'agisse des gouvernements, des organisations non gouvernementales (ONG), des entreprises et même des universités<sup>11</sup>.

Ce retour à la longue durée est non seulement possible mais surtout nécessaire. Il est rendu possible par la masse de matériaux désormais disponibles et par l'existence d'outils qui permettent de les étudier. Les historiens du début du XXI<sup>e</sup> siècle ne manquent ni de données ni de textes sur lesquels travailler. Les bases de données numériques ont rendu accessibles des quantités astronomiques de textes et d'images. Quant aux outils d'analyse, ils ne posent plus problème ; ils sont même particulièrement utiles pour se saisir de ces questions, car ils sont temporels (pensons aux *ngrams* de Google) et spatiaux (c'est le cas des *geoparsers*)<sup>12</sup>.

Un retour à la longue durée est également nécessaire si l'on pense au faible impact qu'ont nombre de travaux historiques de court terme sur le reste de la discipline – sans compter les autres disciplines. Ces travaux apportent certes leur pierre à l'édifice du savoir, mais ils ne proposent ni tournant à même d'intéresser le reste de la discipline, ni justification de leur pertinence pour le grand public.

9 - Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, p. 228.

10 - Charles TILLY, *Big Structures, Large Processes, Huge Comparisons*, New York, Russell Sage Foundation, 1984 ; Richard E. LEE (dir.), *The Longue Durée and World-Systems Analysis*, New York, State University of New York Press, 2012.

11 - Plus généralement, voir Jo GULDI et David ARMITAGE, *The History Manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, <http://historymanifesto.cambridge.org/>.

12 - Matthew L. JOCKERS, *Macroanalysis: Digital Methods and Literary History*, Urbana, University of Illinois Press, 2013, et Franco MORETTI, *Distant Reading*, Londres, Verso, 2013, prônent l'utilisation d'outils numériques en littérature également. Un *ngram* permet de générer un histogramme de la fréquence d'occurrence d'un mot (ou d'une expression composée de deux mots) dans le corpus de Google Books ; un *geoparser* est un algorithme qui, en soumettant chaque mot à un index géographique, génère une carte des lieux cités dans un corpus donné.

Il est souvent peu évident de saisir la représentativité de telles études à l'échelle nationale, sans parler d'échelles plus grandes encore. L'histoire de la longue durée permet au contraire de sortir des limites de l'histoire nationale et d'étudier la formation d'ensembles sur plusieurs décennies, siècles, voire millénaires. C'est seulement en adoptant de telles échelles temporelles que nous pourrions expliquer et comprendre la genèse des crises mondiales contemporaines.

Le « global » est souvent conçu comme une somme de problèmes locaux dont nous sentons qu'ils relèvent tous d'une crise de nature plus universelle ; un tel phénomène d'agrégation – l'idée que les crises locales ne seraient que des cas particuliers découlant de problèmes structurels plus profonds, qu'ils soient économiques ou politiques – est lui-même un symptôme du mouvement vers des échelles spatiales plus étendues en tant que seules capables de saisir les défis contemporains. Ces défis doivent également être étudiés sur des échelles temporelles plus grandes. À cet égard, le retour de la longue durée participe d'une ambition éthique, puisqu'il engage le monde académique à se confronter au mode de production de connaissance qui caractérise notre propre moment de crise, et ce non seulement au sein des seules humanités mais également à l'échelle du système mondial.

## De la longue durée à la micro-histoire

La longue durée originelle était elle-même le produit d'une « crise générale des sciences de l'homme » : c'est ainsi que F. Braudel la caractérisait dans un article des *Annales* de 1958 où il inventa l'expression, en dialogue, entre autres, avec Claude Lévi-Strauss, qui a poussé à l'horizon l'histoire « inconsciente ». À la lumière des débats actuels sur l'avenir des humanités et des sciences sociales, la nature de cette crise semble familière. L'explosion du savoir (notamment la multiplication des données) l'incertitude des frontières disciplinaires, l'impression d'un échec des tentatives de coopération interdisciplinaire, ou encore les récriminations contre l'emprise étouffante d'un « humanisme rétrograde, insidieux » : les correspondances avec la situation contemporaine abondent. F. Braudel regrettait que les autres sciences humaines aient négligé ce que l'histoire pouvait apporter à la résolution de la crise, un apport qui pénétrait pourtant au plus profond de la réalité sociale et qui constituait selon lui le cœur de toute étude de l'homme : « cette opposition [...] entre l'instant et le temps lent à s'écouler ». Entre ces deux pôles se trouvaient des échelles temporelles plus conventionnelles, qui étaient utilisées par l'histoire-récit et par l'histoire économique et sociale : des périodes de dix, vingt, cinquante années au plus. Mais l'histoire des crises et des cycles construite à partir de ces temporalités dissimulait selon lui les profondes régularités et continuités sous-tendant les processus de changement. Il était indispensable d'élargir les horizons, au profit d'une histoire pluriséculaire ou même millénaire : « l'histoire de longue, même de très longue durée »<sup>13</sup>.

13 - Fernand BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales E.S.C.*, 13-4, 1958, p. 725-753, citations p. 725-727.

En 1958, la relation de plus en plus conflictuelle qu'entretenait F. Braudel avec les autres sciences humaines le poussa à proposer une gamme plus large de structures de longue durée. Désormais, la longue durée de cultures comme la civilisation romaine, l'espace géométrique ou la conception aristotélicienne de l'univers rejoignait l'environnement physique ou les régimes agricoles. Ces structures créées par l'homme exprimaient le changement autant que les ruptures à l'œuvre dans les moments soit d'invention soit de remplacement de traditions ou de visions du monde par d'autres. Leur durée était certainement supérieure à celle des cycles économiques, mais cependant bien inférieure à l'imperceptible mouvement des montagnes et des océans, ou aux rythmes du nomadisme et de la transhumance. Ces plus ou moins longues durées pouvaient être mesurées en siècles et être saisies par les hommes eux-mêmes, contrairement à celles des paysages naturels et des interactions humaines qui en découlent.

F. Braudel reconnaissait que ses premières réflexions sur la longue durée trouvaient leur source dans l'expérience traumatisante que constitua sa captivité en Allemagne entre 1940 et 1945. Ces réflexions étaient en quelque sorte une tentative pour échapper aux durées qui rythmaient la vie dans les camps : la longue durée appelait l'espoir – d'où, paradoxalement, son recours fréquent à l'image de l'emprisonnement<sup>14</sup>. Quand il théorisa la longue durée en 1958, il en était venu à penser qu'un tel concept était essentiel à toute tentative interdisciplinaire et qu'il offrait la seule échappatoire au présentisme de l'après-guerre. Ses motivations immédiates étaient autant institutionnelles qu'intellectuelles. Peu après la parution de son article, F. Braudel assurait à la fois la direction des *Annales* et la présidence de la VI<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études (EPHE), succédant à Lucien Febvre après son décès en 1956.

F. Braudel se devait de justifier non pas simplement l'existence, mais la prééminence de l'histoire au sein des autres sciences sociales, notamment vis-à-vis de l'économie et de l'anthropologie. À cette époque, l'histoire était concurrencée par d'autres sciences sociales en voie d'autonomisation – l'ethnologie, la sociologie ou encore la psychologie sociale. Elle était également mise à rude épreuve par la tendance, prégnante autant dans le secteur public que dans le secteur privé et s'appuyant sur les concepts de modernisation et de croissance, à privilégier les problèmes contemporains et futurs. Dans ce contexte de rivalité, où les questions de prestige et de financement étaient aussi importantes que les simples questions d'honneur de la profession, « la longue durée [fut] pour [F. Braudel] la

14 - Peter BURKE, *The French Historical Revolution: The Annales School, 1929-89*, Cambridge, Polity Press, 1990, p. 33; Paule BRAUDEL, « Braudel en captivité », in P. CARMIGNANI (dir.), *Autour de F. Braudel*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2001, p. 13-25; Peter SCHÖTTLER, « Fernand Braudel als Kriegsgefangener in Deutschland », in F. BRAUDEL, *Geschichte als Schlüssel zur Welt. Vorlesungen in deutscher Kriegsgefangenschaft 1941*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2013, p. 187-211. Les conférences prononcées par F. Braudel dans les camps ont été reconstituées dans « L'Histoire, mesure du monde », in F. BRAUDEL, *Les ambitions de l'Histoire*, Paris, Éd. de Fallois, [1941-1944] 1997, p. 13-83.

carte maîtresse – et en fait la seule – qui lui [permet] de revendiquer pour l’histoire, à côté des mathématiques, un rôle de fédérateur des sciences de l’homme<sup>15</sup> ». Cet ordre du jour s’accordait également avec l’émergence en France de la futurologie – le pendant prospectif de la longue durée que Gaston Berger, ami de F. Braudel, promouvait en tant que directeur général de l’Enseignement supérieur, tout en soutenant la VI<sup>e</sup> section et en lançant la Maison des sciences de l’homme (MSH), que F. Braudel allait bientôt diriger<sup>16</sup>.

F. Braudel opposait l’histoire événementielle à la longue durée non pas parce qu’une telle histoire ne pouvait étudier que l’éphémère – l’« écume » et les « lucioles » qu’il dédaignait dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l’époque de Philippe II* – mais parce qu’elle était trop proche des événements. En ce sens, elle ressemblait aux travaux des économistes contemporains qui, à son regret, avaient amarré leurs études aux seuls problèmes du moment et autres impératifs politiques de court terme<sup>17</sup>. Une telle myopie historique, cramponnée au pouvoir et obnubilée par le présent, ne pouvait avoir pour résultat qu’une fuite devant l’impératif d’explication et une allergie à la théorie : pour F. Braudel, l’histoire événementielle manquait à la fois de distance critique et de substance intellectuelle. Ce qu’il proposait pour les sciences sociales était de retourner à d’anciens modèles et problèmes, par exemple au traitement du capitalisme mercantile par Karl Marx, le « génie » qui, le premier, avait construit de « vrais modèles sociaux, et à partir de la longue durée historique ». En somme, F. Braudel lui-même préconisait un retour à la longue durée cinquante ans auparavant – ce qui montre que, pour lui, la question s’inscrivait dans la poursuite d’un idéal d’histoire scientifique qui avait aussi été celui de Marc Bloch et de L. Febvre<sup>18</sup>.

Les historiens anglophones de la génération immédiatement postérieure à F. Braudel commencèrent cependant à prendre leurs distances avec la longue durée en tant que genre scientifique légitime. Ce recul devant les questions d’envergure est affaire de craintes et de peurs, un peu comme pour F. Braudel. Ainsi, aux États-Unis, après la guerre, la G. I. Bill fut à l’origine d’une véritable explosion des troisièmes cycles dans tous les domaines, y compris en histoire. Les études doctorales passèrent de trois à six ans et se poursuivaient parfois au-delà. À la fin des années 1970, quand une nouvelle génération de docteurs américains arriva à maturité, « le marché académique dans la plupart des disciplines devint

15 - Maurice AYMARD, « La longue durée aujourd’hui. Bilan d’un demi-siècle (1958-2008) », in D. R. CURTO *et al.* (dir.), *From Florence to the Mediterranean and Beyond: Essays in Honour of Anthony Molho*, Florence, L. S. Olschki, 2009, vol. 2, p. 559-580, ici p. 559-560 ; Giuliana GEMELLI, *Fernand Braudel e l’Europa universale*, Venise, Marsilio Editore, 1990, p. 246-300. 16 - Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, Paris, PUF, 1964 ; Fernand BRAUDEL, « Gaston Berger, 1896-1960 », *Annales ESC*, 16-1, 1961, p. 210-211 ; G. GEMELLI, *Fernand Braudel...*, *op. cit.*, p. 301-362 ; Jenny ANDERSSON, « The Great Future Debate and the Struggle for the World », *The American Historical Review*, 117-5, 2012, p. 1411-1430, ici p. 1417-1418.

17 - Cette critique fut immédiatement rejetée par Witold KULA, « Histoire et économie. La longue durée », *Annales ESC*, 15-2, 1960, p. 294-313.

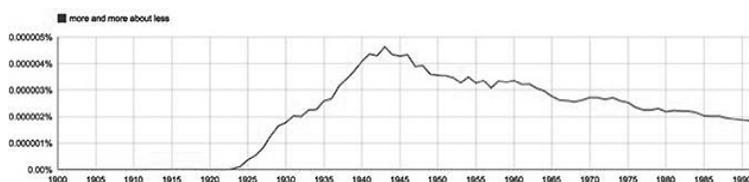
18 - F. BRAUDEL, « Histoire et sciences sociales... », *art. cit.*, p. 735 et 751.

saturé », d'après la National Science Foundation, « et l'on commença à s'inquiéter d'une surproduction de docteurs ». « Le nombre annuel de doctorats décernés passa de 8 611 en 1957 à 33 755 en 1973, soit une augmentation de presque 9 % par an »<sup>19</sup>.

Dans leur quête d'indépendance professionnelle et de réussite individuelle au sein d'un environnement de plus en plus compétitif, les historiens de cette génération commencèrent à repenser leur rapport tant aux archives qu'au public. La nécessité de se spécialiser devint plus prononcée et la maîtrise des archives devint le critère fondamental de cette spécialisation, entraînant ainsi une limitation temporelle plus marquée. Dans les premières années de la profession aux États-Unis, une thèse pouvait couvrir deux siècles sinon plus, comme l'avaient fait Frederick Jackson Turner et W. E. B. Du Bois, le premier dans son étude des comptoirs commerciaux en Amérique du Nord, le second dans son travail sur la suppression du commerce des esclaves de 1638 à 1870<sup>20</sup>. Une enquête récente portant sur 8 000 thèses d'histoire écrites aux États-Unis depuis les années 1880 montre que la période moyenne étudiée en 1900 était de 57 ans ; en 1975, celle-ci n'était plus que de 30 ans environ. C'est seulement après 2000 que la tendance s'inversa (entre 75 et 100 ans) : signe d'un retour général à la longue durée<sup>21</sup>.

Les inquiétudes à propos de la spécialisation – « connaître de plus en plus de moins en moins de choses » (« *more and more about less and less* ») – ont suivi de près le processus de professionnalisation, d'abord enclenché dans les sciences puis plus largement à partir des années 1920. Ce n'est que dans les années 1980 que les historiens des deux rives de l'Atlantique ont commencé à se plaindre du véritable morcellement introduit dans leur discipline par la spécialisation.

Figure 1 – Fréquence de l'expression « *more and more about less* » avec Google Ngram (1900-1990)



19 - Lori THURGOOD, Mary J. GOLLADAY et Susan T. HILL, « U. S. Doctorates in the 20th Century: Special Report », National Science Foundation, 2006, <http://www.nsf.gov/statistics/nsf06319/pdf/nsf06319.pdf>.

20 - Frederick Jackson TURNER, *The Character and Influence of the Indian Trade in Wisconsin: A Study of the Trading Post as an Institution*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1891 ; W. E. B. DU BOIS, *The Suppression of the African Slave-Trade to the United States of America, 1638-1870*, New York, Longmans, Green, and Co., [1895] 1896.

21 - Benjamin SCHMIDT, « What Years Do Historians Write About ? », *Sapping Attention Digital Humanities: Using Tools from the 1990s to Answer Questions from the 1960s about 19th Century America*, 2013, <http://sappingattention.blogspot.com/2013/05/what-years-do-historians-write-about.html>.

« Les études historiques se morcellent en une centaine de directions à la fois, sans aucune coordination entre elles [...], il est quasiment impossible d'imaginer une synthèse cohérente, même pour des régions limitées », remarquait Bernard Bailyn, en 1982, dans sa conférence d'ouverture du congrès de l'American Historical Association (AHA). Ce qu'il appelait « le défi de l'historiographie contemporaine » résidait d'après lui dans la nécessité de « mettre de l'ordre dans de vastes périodes historiques, afin de rendre l'histoire accessible à un public plus large, grâce à des travaux de synthèse offrant des récits sur des thèmes majeurs »<sup>22</sup>. Peu après, en 1985, Robert Palmer, un autre ancien président de l'AHA, critiquait son propre champ d'étude : « La spécialisation est devenue excessive [...] il est difficile de voir ce que tant de spécialisation apporte à l'instruction de la jeunesse ou à la culture du public »<sup>23</sup>. Enfin, en 1987, le jeune David Cannadine condamnait lui aussi le « culte du professionnalisme » menant « de plus en plus d'historiens professionnels à écrire de plus en plus d'histoire académique lue par de moins en moins de personnes ». Le seul résultat de cette situation, avertissait-il, était « la disparition bien trop fréquente du rôle de l'historien comme éducateur »<sup>24</sup>. En d'autres termes, le processus de professionnalisation avait mené à une marginalisation sans précédent. Les historiens étaient de plus en plus coupés des lecteurs non spécialistes et réduits à ne parler qu'entre eux de sujets de plus en plus étroits, étudiés sur des périodes de plus en plus courtes.

Peter Novick, dans sa biographie moralisante de la profession d'historien aux États-Unis, voyait les années 1980 comme le tournant à partir duquel il était devenu clair que le morcellement était endémique et qu'« il n'y avait pas de roi en Israël »<sup>25</sup>. Le tournant anthropologique et son insistance sur la « description épaisse », l'importation de la micro-histoire depuis l'Italie *via* la France, la naissante « incrédulité à l'égard des métarécits », diagnostiquée par Jean-François Lyotard, sont autant de forces centrifuges disloquant l'armature de l'histoire<sup>26</sup>. Mais de telles lamentations ont peut-être manqué le cœur de l'affaire : la dissolution de la discipline n'était que le symptôme d'une tendance plus générale, à savoir le triomphe de la courte durée.

Celui-ci était dicté moins par des considérations théoriques que par la réalité professionnelle et économique du marché de l'emploi académique après 1968. Ainsi, une génération d'historiens ayant à faire face à une situation d'emploi fortement dégradée choisit de se définir d'abord par sa maîtrise d'archives spécifiques.

22 - Bernard BAILYN, « The Challenge of Modern Historiography », *The American Historical Review*, 87-1, 1982, p. 1-24, ici p. 2, 4 et 7-8.

23 - Robert Roswell PALMER, « A Century of French History in America », *French Historical Studies*, 14-2, 1985, p. 160-175, ici p. 173-174.

24 - David CANNADINE, « British History: Past, Present – And Future ? », *Past and Present*, 116, 1987, p. 169-191, ici p. 176-177.

25 - Peter NOVICK, *That Noble Dream: The « Objectivity Question » and the American Historical Profession*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 577-592.

26 - Jean-François LYOTARD, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éd. de Minuit, 1979, p. 7.

Alors que les jeunes historiens aimaient leur travail archivistique par leurs pratiques politiques protestataires, les historiens anglophones se convertirent largement à la micro-histoire et produisirent ainsi des ouvrages d'un raffinement extrême. Mais ces micro-historiens firent rarement l'effort de contextualiser leurs horizons temporels courts pour le lecteur moyen; ce qu'ils favorisaient était en fin de compte la division et le cloisonnement du savoir. Dans des universités acquises à la division du travail, de moins en moins de place était concédée à de jeunes professeurs écrivant des essais ou des pamphlets, ainsi qu'à la profondeur temporelle que nécessitent de tels écrits. Voici le problème: les critères requis pour devenir historien contrecarrèrent l'ambition politique de cette génération d'historiens. Ce n'est pas l'engagement politique qui coupa les historiens de leur public, comme l'a suggéré peu charitablement P. Novick. En réalité, toute une génération d'historiens ne put tirer profit de son engagement politique à cause des règles de leur corporation. En fin de compte, ces historiens de la génération du baby-boom, dont les vies étaient si intimement liées aux mouvements sociaux, finirent par conseiller à leurs propres doctorants de se spécialiser sous peine de ne jamais trouver de poste. Ce mouvement, une fois reproduit par des générations d'historiens qui n'avaient pas forcément conscience de ce qu'ils faisaient, finit par aboutir à une absence totale de prise sur la réalité.

Il s'ensuivit une « ère des fractures » (*Age of Fracture*), comme l'historien des idées Daniel Rodgers l'a désignée. Celle-ci peut se définir essentiellement par la réduction des horizons temporels: « Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'imposante présence de l'histoire, son inéluctabilité, son poids, marquaient tout discours sur la société. Parler sérieusement, c'était parler du temps long, à grande échelle. » Dans les années 1980, la théorie de la modernisation, le marxisme, « les théories du développement économique de long terme, du décalage culturel, les impondérables du cycle économique et la longue durée des historiens » avaient laissé la place à une vision du temps réduite à la brièveté de l'instant: l'ici et maintenant de l'immédiat présent<sup>27</sup>. Une conséquence inattendue de la micro-histoire fut que même des études extrêmement riches à la fois empiriquement et théoriquement devinrent sans intérêt pour les non-spécialistes, du fait de l'extrême réduction de la durée sur laquelle elles portaient.

La courte durée a bien entendu eu une fonction littéraire avant d'influencer l'écriture académique de l'histoire. Des *Vies des hommes illustres* de Plutarque aux *Lives of the Engineers* (1874-1899) de Samuel Smiles, la biographie a constitué un substrat « moral » de l'écriture de l'histoire, qui s'est souvent intéressée à ce concept prétendument diachronique de « caractère » tel qu'il est exemplifié par ces récits de vie<sup>28</sup>. Il fallut cependant attendre les années 1970 pour qu'une génération entière d'historiens professionnels se révolte ouvertement contre la longue durée, rejetant ainsi le style des historiens engagés de la génération précédente. En effet, les travaux des historiens marxistes, de *La formation de la classe ouvrière anglaise*

27 - Daniel T. RODGERS, *Age of Fracture*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2011, p. 255.

28 - David KNOWLES, *The Historian and Character*, Cambridge, Cambridge University Press, 1955.

d'Edward Thompson à *Roll, Jordan, Roll* d'Eugene Genovese, avaient intégré les expériences des opprimés en une épopée de longue durée et avaient emprunté certaines techniques à l'étude du folklore, comme l'analyse de ballades, de blagues et de figures de style, afin de caractériser la culture ouvrière, la culture des esclaves et les tensions culturelles entre les masses et les élites<sup>29</sup>. Cette volonté d'étudier de larges périodes s'éclipsa au début des années 1970, avec des travaux d'histoire sociale du travail comme ceux de Joan Scott et de William Sewell, qui restreignirent leurs études au niveau d'un seul atelier ou à celui des interactions au sein du voisinage, en empruntant à la sociologie l'attention au détail et aux acteurs individuels<sup>30</sup>. Le niveau d'analyse passa de généralisations sur des agrégats à une micro-politique des succès et échecs de conflits particuliers au sein d'une lutte des classes plus générale. Certains y virent l'abandon par l'histoire sociale de tout intérêt envers la politique, le pouvoir, l'idéologie, conduisant les historiens à « se situer quelque part dans la stratosphère, détachés de toute réalité<sup>31</sup> ».

Ce renoncement d'ensemble aux grandes questions et aux longues durées qui avaient été au cœur de l'histoire sociale était en partie le résultat d'une révolte œdipienne contre les maîtres à penser qui régnaient sur les colloques, monologuaient en réponse aux questions posées par les jeunes historiens et reléguèrent la nouvelle histoire au rang d'exercice de pédanterie. Geoff Eley a raconté ce moment dans son ouvrage autobiographique, *A Crooked Line*, tel qu'il fut perçu par un rejeton britannique de la génération du baby-boom, confronté à un marché du travail difficile et militant avec ses collègues pour une nouvelle approche des archives. D'après G. Eley, le tournant culturel fut une sorte de libération pour des jeunes historiens qui « étaient exaspérés par les travaux arides et désincarnés d'une grande partie de l'historiographie classique » et pour qui la théorie « ressuscita la vie épistémique des archives ». Cette révolte des jeunes historiens contre leurs aînés rappelle, dans sa rhétorique, les mouvements pacifistes, les mouvements antiracistes ou les mouvements pour la libre expression, qui virent le jour au même moment à la fin des années 1960 et pendant les années 1970 : elle reflétait une prise de conscience, une volonté d'aligner l'institution historique sur une politique plus critique. Lorsqu'il mentionne « les conséquences » de cette agitation, G. Eley parle sans détour : les historiens de sa génération ont fait

29 - Edward P. THOMPSON, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, trad. par G. Dauvé, M. Golaszewski et M.-N. Thibault, Paris, Gallimard/Le Seuil, [1963] 1988 ; Eugene D. GENOVESE, *Roll, Jordan, Roll: The World the Slaves Made*, New York, Pantheon Books, 1974.

30 - Joan Wallach SCOTT, *The Glassworkers of Carmaux: French Craftsmen and Political Action in a Nineteenth-Century City*, Cambridge, Harvard University Press, 1974 ; William H. SEWELL, Jr., *Work and Revolution in France: The Language of Labor from the Old Regime to 1848*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.

31 - Tony JUDT, « A Clown in Regal Purple: Social History and the Historians », *History Workshop Journal*, 7-1, 1979, p. 66-94, ici p. 84-85 (à propos de J. Scott et W. Sewell, entre autres). T. Judt était par ailleurs critique des effets de la longue durée braudélienne sur la « destruction de l'événement historique. La masse d'articles portant sur des sujets minuscules et marginaux en est une conséquence », p. 85.

leur apprentissage politique en rompant avec les institutions corrompues de l'ordre mondial, celles-là mêmes qui constituaient la majeure partie du public de l'histoire de la longue durée des générations précédentes<sup>32</sup>.

La principale arme utilisée dans la bataille fut l'attention portée aux détails locaux, une pratique issue de l'histoire urbaine. Les historiens britanniques et allemands spécialistes des villes avaient pris l'habitude de replacer les mouvements ouvriers au sein de la vie urbaine. Cette attention renforcée aux expériences et aux pratiques les plus locales, chez des historiens comme Gareth Stedman Jones ou David Roediger, permit d'étudier si précisément les rapports ethniques, les rapports de classe et les rapports de pouvoir que l'historien ne pouvait que conclure à l'extrême contingence des échecs des mouvements ouvriers à transformer le pays<sup>33</sup>. Le travail sur un obscur ensemble d'archives devint une sorte de rituel de passage à l'âge adulte pour l'historien, un des principaux signes par lesquels on pouvait lire le sérieux méthodologique, la culture théorique, la connaissance historiographique et la familiarité avec les documents. Accéder à des sources délaissées jusque-là manifestait une connaissance suffisamment pointue de l'historiographie pour y déceler les lacunes et indiquait la maîtrise de tous les outils nécessaires à l'étude d'une source historique, quelle que fût sa complexité ou son esotérisme.

Une manifestation caractéristique de ce changement fut le développement d'une nouvelle sorte de micro-histoire, abandonnant l'ambition du grand récit ou de l'édification morale au profit de l'attention à un événement particulier : par exemple, les charivaris de Natalie Zemon Davis ou les massacres de chats de Robert Darnton<sup>34</sup>. La micro-histoire avait été conçue comme une méthode pour éprouver les questions posées par la longue durée, en réaction aux théories totalisantes du marxisme et de l'École des *Annales* ; elle recherchait ce qu'Edoardo Grendi appelait l'« exceptionnel 'normal' »<sup>35</sup>. Une telle méthode n'était pas par définition incompatible avec une certaine profondeur temporelle, ce que montrait bien un travail comme celui qu'avait consacré Carlo Ginzburg aux *benandanti* et

32 - Geoff ELEY, *A Crooked Line: From Cultural History to the History of Society*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2005, p. 129-130.

33 - Gareth STEDMAN JONES, *Outcast London: A Study in the Relationship between Classes in Victorian Society*, Oxford, Clarendon Press, 1971 ; *Id.*, *Languages of Class: Studies in English Working Class History, 1832-1982*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 ; David R. ROEDIGER, *The Wages of Whiteness: Race and the Making of the American Working Class*, Londres, Verso, 1991.

34 - Natalie ZEMON DAVIS, *Les cultures du peuple. Rituels, savoirs et résistances au XVI<sup>e</sup> siècle*, trad. par M.-N. Bourguet, Paris, Aubier Montaigne, [1975] 1979 ; Robert DARNTON, *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, trad. par M.-A. Revellat, Paris, R. Laffont, [1984] 1984.

35 - Edoardo GRENDI, « Micro-analisi e storia sociale », *Quaderni storici*, 12-35, 1977, p. 506-520, ici p. 512. Plus généralement, voir Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996 ; Paola LANARO (dir.), *Micro-storia. A venticinque anni de L'eredità immateriale*, Milan, Franco Angeli, 2011 ; Francesca TRIVELLATO, « Is There a Future for Italian Microhistory in the Age of Global History ? », *California Italian Studies*, 2-1, 2011, <http://www.escholarship.org/uc/item/0z94n9hq>.

au sabbat des sorcières, où les échelles de temps variaient entre la journée et le millénaire<sup>36</sup>. Par ailleurs, à ses débuts, la micro-histoire n'était pas non plus sans rapport avec des problèmes politiques et sociaux extra-académiques : ses racines italiennes indiquaient au contraire une croyance en la capacité de transformation de l'action individuelle « au-delà, mais non pas à l'extérieur de systèmes de normes prescriptifs et oppressifs<sup>37</sup> ».

Cependant, transplantée dans le monde anglophone, la micro-histoire donna lieu à un style d'écriture qui s'attachait à des périodes temporelles de plus en plus courtes, cela avec le recours de plus en plus soutenu aux archives. En quelque sorte, plus des sources étaient obscures ou difficiles à comprendre, mieux c'était : plus les archives permettaient à l'historien d'afficher son raffinement théorique – *via* le recours à des théories multiples et concurrentes (sur l'identité, la sexualité, l'*agency*, etc.) –, plus elles permettaient de prouver sa maîtrise des sources et son engagement sur le terrain. La méfiance à l'égard des grands récits favorisa aussi l'émergence d'une histoire empathique, relatant les vies d'individus auxquels même les profanes pourraient s'identifier ; de telles études « sentimentalistes » couraient cependant le risque « de reléguer les grands problèmes politiques au profit du local et du particulier », même si elles apportèrent à leurs auteurs le succès au-delà des cercles académiques<sup>38</sup>.

Mises à part quelques exceptions, les principaux ouvrages du tournant culturel se concentraient sur un épisode particulier : l'examen de certains troubles psychologiques ou l'analyse d'une émeute au sein du mouvement ouvrier, par exemple<sup>39</sup>. Presque tous les spécialistes d'histoire sociale s'essayèrent à l'histoire de la courte durée, remplissant chacun une petite case de l'histoire longue du travail, de la médecine, du genre, etc. Les études de diagnostics psychologiques suivirent toutes un modèle spécifique : chacune réduisit la période étudiée de sorte à la faire coïncider avec la biographie de médecins à l'origine de travaux novateurs – le diagnostic de l'hystérie, l'engouement pour le mesmérisme, la naissance de l'agoraphobie ou le discours sur la fugue qui, d'après Ian Hacking dans son *Mad Travelers*, s'écartait d'une tradition médicale longue de vingt ans et qui était soudainement privée de sa « niche écologique »<sup>40</sup>.

36 - Carlo GINZBURG, *Storia notturna. Una decifrazione del sabba*, Turin, G. Einaudi, 1989.

37 - Giovanni LEVI, « On Microhistory », in P. BURKE (dir.), *New Perspectives on Historical Writing*, Cambridge, Polity Press, 1991, p. 97-114, ici p. 94.

38 - Mark Salber PHILLIPS, *On Historical Distance*, New Haven, Yale University Press, 2013, p. 205-206.

39 - Par exemple, Robert Barrie ROSE, « The Priestley Riots of 1791 », *Past and Present*, 18, 1960, p. 68-88 ; John BOHSTEDT, *Riots and Community Politics in England and Wales, 1790-1810*, Cambridge, Harvard University Press, 1983 ; Colin HAYDON, *Anti-Catholicism in Eighteenth-Century England, c. 1714-80: A Political and Social Study*, Manchester, Manchester University Press, 1993 ; Ian HAYWOOD et John SEED (dir.), *The Gordon Riots: Politics, Culture and Insurrection in Late Eighteenth-Century Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

40 - Ian HACKING, *Mad Travelers: Reflections on the Reality of Transient Mental Illnesses*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1998 ; Ilza VEITH, *Hysteria: The History of a Disease*, Chicago, University of Chicago Press, 1965 ; Robert DARNTON, *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France*, Cambridge, Harvard University Press, 1968.

Des échelles temporelles biologiques, comprises entre cinq et cinquante années, devinrent le modèle pour tout travail historique novateur. Les micro-historiens avaient réussi l'exploit de révolutionner l'écriture de l'histoire sur des sujets aussi variés que les syndicats, le racisme et la blancheur (*whiteness*), ou encore la production de l'histoire elle-même. Depuis lors, une profusion de thèses s'était lancée dans l'étude du micro-local comme la seule arène dans laquelle l'historien pouvait faire montre de ses talents de biographe, de ses bonnes dispositions archivistiques et de sa maîtrise temporelle d'un laps de temps réduit à une boîte de Pétri. À l'ère de la micro-histoire, ces thèses minimalistes étaient les plus aptes à impressionner un comité de recrutement, et les directeurs de thèse conseillaient aux jeunes historiens de réduire, non d'élargir, leur horizon spatial et temporel, considérant que tout travail valable sur le genre, les rapports de race ou de classe ne pouvait se faire qu'à partir d'une vue de détail et non d'une vue d'ensemble. Mais, d'après G. Eley, l'ambition d'une histoire sociale à dimension critique et politique fut un échec, du fait même de ce surinvestissement du local : « Au bout d'un moment, les rapports de réciprocité entre, d'un côté, le niveau macro-historique, visant à saisir le changement au sein d'une société dans son ensemble, et, de l'autre, les micro-histoires locales furent rompus. » G. Eley opposait même cette histoire sociale locale avec un autre type d'histoire à dimension politique et critique, celle de la tradition des *Annales*, qui promettait une critique « totale » de l'histoire présente, en cela peu différente de son propre projet<sup>41</sup>.

De la fin des années 1970 à la fin des années 1980, des contingents entiers d'historiens avaient enclenché ce repli vers la courte durée. En une génération, l'histoire se retrouva dominée par la micro-histoire, par une histoire centrée sur l'événement et la courte durée. Bien entendu, l'histoire de longue durée n'a jamais entièrement disparu des catalogues de publication des presses universitaires. Dans les années 2000, Jean Heffer avait noté qu'« une approche centrée sur la longue durée peut sembler démodée aujourd'hui, à l'heure où le postmodernisme semble pousser les intellectuels vers des études morcelées et éphémères, mais elle reste un idéal, l'asymptote vers laquelle nous souhaitons tendre sans jamais pouvoir l'atteindre<sup>42</sup> ». Néanmoins, ce qui semble désuet peut vite revenir à la mode. La longue durée n'est plus si éloignée : à nouveau, ses promesses sont à portée de main.

## Changement d'échelle : un retour à la longue durée ?

Pour revenir à la longue durée, la meilleure façon d'avancer pourrait bien être de regarder en arrière. En général, les grandes histoires de l'Occident antique et médiéval s'appuyaient sur la théologie, la géographie et la cosmologie pour proposer des synthèses d'envergure sur de grandes périodes historiques. Pour Thucydide,

41 - G. ELEY, *A Crooked Line...*, *op. cit.*, p. 129.

42 - Jean HEFFER, « Is the *Longue Durée* Un-American ? », *Review*, 24-1, 2001, p. 125-137, ici p. 137.

Hérodote et Augustin, l'histoire tentait de démêler les fils reliant l'étude biographique des caractères et l'étude anthropologie et géographique des autres cultures. Dans la mesure où leur ambition était d'expliquer le savoir dans son universalité, les premiers historiens portaient leur regard sur le temps long. Georg Wilhelm Friedrich Hegel joignit à cet intérêt pour le progrès universel des nations ce qu'on peut appeler l'esprit des Lumières, sous la forme du nouvel impératif moral qu'était l'État-nation ; l'étude de l'histoire universelle permettait à chaque nation de prendre conscience de sa place cosmique au sein de la révélation du divin par la réalité matérielle. Dans cette tentative – celle d'un Jules Michelet ou d'un Thomas Babington Macaulay – pour comprendre la finalité morale de la nation, le long terme pouvait mettre en contexte divers types de progrès, que la perspective fût l'empire, la révolution, le libéralisme, l'aristocratie ou la démocratie. L'influence d'un tel projet se fit sentir sur toute l'historiographie du siècle suivant.

Au tournant du <sup>xx</sup>e siècle en effet, la longue durée (sous d'autres noms) fut un outil classique permettant de produire une histoire révisée, au service du réformisme. Ainsi, des historiens issus de la Société fabienne, R. H. Tawney, Barbara et John Hammond, ou encore Beatrice et Sidney Webb, établirent des comparaisons de long terme afin d'exposer les origines archaïques d'une Grande-Bretagne socialiste. D'après les Webb, c'était au cœur du gouvernement paroissial médiéval que se trouvaient les origines du gouvernement représentatif et participatif moderne, ainsi que les racines de l'État providence. R. H. Tawney pensait que les conflits du <sup>xvi</sup>e siècle entre les pastoralistes soutenant les exportations et les fermiers miséreux luttant pour leur subsistance constituaient un précédent, un modèle pour les luttes contemporaines contre le système de propriété à l'ère du capitalisme avancé et des réformes agraires<sup>43</sup>.

L'histoire de long terme était un outil capable d'analyser les institutions contemporaines, de rendre intelligibles certaines utopies et concevables des projets révolutionnaires de transformation de la société. À cet égard, la carrière de R. H. Tawney illustre la façon dont le recours au temps long servit l'activisme de cette génération d'historiens. Après avoir été envoyé en Chine par l'Institute of Pacific Relations en 1931, il écrivit une histoire agraire de ce pays qui ressemblait étrangement à son travail sur la Grande-Bretagne. Il y présentait les luttes entre propriétaires et paysans comme le pivot central de l'histoire, ce qui témoignait de la nécessité d'une prompt réforme agraire<sup>44</sup>. De cette manière, l'histoire permettait à R. H. Tawney de généraliser ses arguments (si pertinents dans

43 - Beatrice WEBB et Sidney WEBB, *English Local Government*, Londres, Longmans, Green and Co., 1906-1929, 9 vol. ; John Lawrence HAMMOND et Barbara HAMMOND, *The Village Labourer, 1760-1832: A Study in the Government of England before the Reform Bill*, Londres, Longmans, Green and Co., 1911 ; Richard H. TAWNEY, *The Agrarian Problem in the Sixteenth Century*, Londres, Longmans, Green and Co., 1912.

44 - *Id.*, *A Memorandum on Agriculture and Industry in China*, Honolulu, Institute of Pacific Relations, 1929 ; *Id.*, *Land and Labour in China*, Londres, G. Allen and Unwin, 1932 ; Lawrence GOLDMAN, *The Life of R. H. Tawney: Socialism and History*, Londres, Bloomsbury Academic, 2013, p. 147.

la Grande-Bretagne de David Lloyd George, à l'heure du Budget du peuple et de la réforme agraire) à l'échelle du monde. R. H. Tawney montrait par là qu'une vérité universelle sur la dynamique des classes et ses enjeux fonciers, relatée par une histoire de longue durée trouvant sa source chez K. Marx et Henry George, spécialiste d'économie politique et réformateur de l'impôt foncier, pouvait être adaptée à des traditions nationales particulières et étendue de façon convaincante à d'autres régions. De telles tentatives étaient très différentes de celles que F. Braudel critiquerait chez ses contemporains pour leur présentisme excessif, leur aveuglement à la question du pouvoir et leur embarras face à des questions fondamentales comme celles de la causalité et de l'explication.

Dans l'immédiat après-guerre, de nouvelles institutions commencèrent à s'occuper des questions de développement international. Les membres de ces institutions se tournèrent souvent vers l'histoire lorsqu'ils projetaient de proposer un changement significatif de politique. Un important débat portait sur l'opportunité de poursuivre le programme de redistribution des terres – pensé comme une alternative au communisme – que l'empire britannique avait été forcé de mettre en place en Irlande et avait engagé en Écosse et en Angleterre *via* le Budget du peuple et les plans de nationalisation. Une fois indépendante, l'Inde mit immédiatement en place de telles mesures. Au sein des Nations unies, les réformes agraires étaient présentées comme une troisième voie entre le communisme soviétique et le capitalisme américain<sup>45</sup>. Dans toutes ces discussions, les études historiques sur l'utilisation des terres, la propriété privée et les politiques agricoles jouèrent un rôle majeur. Furent convoqués en particulier les travaux de R. H. Tawney, Joan Thirsk et d'autres historiens britanniques qui avaient réfléchi sur l'importance des communs paysans et sur la tragédie des enclosures, une génération avant qu'E. P. Thompson ne se penchât sur le sujet<sup>46</sup>.

Les institutions internationales s'occupant de développement sollicitèrent l'histoire afin de fournir une feuille de route vers la liberté, l'indépendance, la croissance économique et la paix entre les nations. C'est ainsi que John Boyd Orr, premier directeur de la Food and Agriculture Organization (FAO), commença sa carrière en publiant une histoire de la famine depuis la conquête de l'Angleterre par Jules César jusqu'à l'Agriculture Act de 1920 et ses effets bénéfiques sur les relations entre travailleurs agricoles et propriétaires<sup>47</sup>. À l'orée des années 1960,

45 - Amit HAZRA, *Land Reforms: Myths and Realities*, New Delhi, Concept Publishing, 2006 ; A. Haroon AKRAM-LODHI, Saturnino M. BORRAS, Jr. et Cristóbal KAY (dir.), *Land, Poverty and Livelihoods in an Era of Globalization: Perspectives from Developing and Transition Countries*, Londres, Routledge, 2007 ; Paul READMAN, *Land and Nation in England: Patriotism, National Identity, and the Politics of Land, 1880-1914*, Woodbridge, Boydell Press, 2008 ; Matthew CRAIGIE et Paul READMAN (dir.), *The Land Question in Britain, 1750-1950*, Londres, Palgrave Macmillan, 2010.

46 - Par exemple, Thomas Edward SCRUTTON, *Commons and Common Fields: Or, The History and Policy of the Laws Relating to Commons and Enclosures in England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1887 ; Richard H. TAWNEY, « The Rise of the Gentry, 1558-1640 », *The Economic History Review*, 11-1, 1941, p. 1-38 ; Joan THIRSK, « The Restoration Land Settlement », *The Journal of Modern History*, 26-4, 1954, p. 315-328.

47 - John ORR, *A Short History of British Agriculture*, Londres, Oxford University Press, 1922.

des spécialistes d'histoire économique, tel David Landes, avaient réorienté l'étude de la révolution industrielle dans le sens d'un soutien aux politiques de la révolution verte, promettant un avenir fait d'abondance grâce au déploiement de la technique<sup>48</sup>. Dans les années 1970, certains théoriciens de la réforme agraire, comme l'économiste Elias Tuma ou le géographe Russell King, se convertirent à l'histoire de longue durée et synthétisèrent, en tant que consultants pour les organisations internationales, de nombreux travaux historiques; ils proposèrent ainsi une mise en contexte des réformes agraires contemporaines à la lumière des siècles de luttes paysannes pour le contrôle des terres depuis la Rome antique<sup>49</sup>.

De nombreuses études historiques de longue durée sur la politique agraire pouvaient être mobilisées. Au moment où les fondateurs des Nations unies discutaient des politiques pour le Sud à même de mettre le monde sur la voie d'un ordre pacifique, des émules d'H. George, toujours très nombreux des deux côtés de l'Atlantique, se convertirent à la longue durée afin de proposer un récit historique qui interprétait le monopole des propriétaires comme le crime insigne de l'histoire contemporaine et présentait la propriété populaire des terres comme l'antidote nécessaire. Un certain nombre d'histoires « georgistes » furent écrites dans les années 1940 et 1950, portant sur l'histoire de la tradition agraire américaine depuis Thomas Jefferson. Ces historiens « georgistes » s'efforcèrent d'exposer la multitude d'abus commis par les propriétaires et la nécessité pour un gouvernement populaire d'intervenir pour empêcher de telles mainmises. Dans la même veine, on peut citer l'ouvrage d'Alfred Chandler, *Land Title Origins*, une histoire des pouvoirs accrus des capitalistes sur la terre; l'auteur rapportait le problème aux magnats des chemins de fer qui étaient les contemporains d'H. George et, en particulier, à leur pouvoir sur les universités auxquelles le gouvernement attribuait des terres (*land-grant colleges*)<sup>50</sup>. De même, dans *Land Tenure and Land Taxation in America*, Aaron Sakolski fondait son histoire intellectuelle des États-Unis sur l'étude des réformes successives du droit de propriété et s'inscrivait ainsi dans une longue tradition de débats à propos de l'histoire de la propriété terrienne, marquée notamment par Henry Maine, Numa Fustel de Coulanges, Max Weber et George Geiger<sup>51</sup>. D'après A. Sakolski, en dernière analyse, les décisions judiciaires sur la terre reflétaient une conception de la justice qui reposait

48 - David LANDES, *The Unbound Prometheus: Technological Change and Industrial Development in Western Europe from 1750 to the Present*, Londres, Cambridge University Press, 1969.

49 - Elias H. TUMA, *Twenty-Six Centuries of Agrarian Reform: A Comparative Analysis*, Berkeley, University of California Press, 1965; Russell KING, *Land Reform: A World Survey*, Londres, G. Bell, 1977.

50 - Alfred N. CHANDLER, *Land Title Origins: A Tale of Force and Fraud*, New York, Robert Schalkenbach Foundation, 1945.

51 - Paolo GROSSI, *Un altro modo di possedere. L'emersione di forme alternative di proprietà alla coscienza giuridica postunitaria*, Milan, A. Giuffrè, 1977; George Raymond GEIGER, *The Theory of the Land Question*, New York, Macmillan, 1936.

sur un ensemble de valeurs spirituelles et religieuses : de l'idée que chaque être humain, pauvre ou riche, avait droit à la même considération s'ensuivait l'idée que l'accès à la propriété terrienne devait être le plus large possible. « Les pères de l'Église étaient profondément empreints des anciennes traditions hébraïques et partageaient la même conception de la justice à propos de la propriété terrienne », écrivait A. Sakolski<sup>52</sup>. Depuis les temps bibliques, de nombreux précédents témoignant d'une opposition à l'accumulation du capital par les élites terriennes pouvaient être trouvés : ils étaient alors conçus comme la justification d'une politique agraire à l'échelle nationale et même internationale.

Ces nombreux débats n'avaient pas été sans conséquence sur la façon dont les historiens professionnels concevaient leur travail ; ils écrivaient pour un public de hauts fonctionnaires et d'experts qui utilisaient la longue durée historique pour élaborer et justifier leurs orientations réformistes. À R. H. Tawney, les historiens des questions agraires empruntèrent la longue durée pour leurs travaux mais aussi pour se saisir de problèmes plus généraux de politiques publiques. Ils mêlaient histoire académique et questions de gouvernance mondiale dans des panoramas de plusieurs siècles faisant appel à de minutieuses analyses de certains documents ou événements, mais aussi aux travaux d'autres membres de la discipline. Pour les historiens des années 1950 et 1960 – précisément cette génération contre laquelle G. Eley et W. Sewell se révoltèrent –, la longue durée était un outil pour convaincre les membres des institutions internationales et influencer leurs politiques.

Cette longue durée classique de l'histoire sociale fut cependant dévoyée une fois aux mains des think tanks et des ONG. La longue durée fut alors réduite à la manipulation d'un ensemble succinct de données historiques par des non-spécialistes, qui les utilisaient pour broser le tableau des grandes tendances à venir. Il n'était fait que rarement mention de la littérature existant sur le sujet ou des grandes traditions de pensée qui s'étaient déjà saisis des événements en question. Les approches marxistes ou plus ou moins engagées à gauche étaient habituellement rejetées d'emblée, au profit d'une interprétation de l'histoire coïncidant confusément avec l'idéologie de l'économie de marché, la foi dans le progrès technique et dans l'abondance garantie par l'inventivité occidentale.

Que l'on puisse mobiliser l'histoire à des fins politiques n'est pas nouveau. On peut bien entendu trouver des précédents à un tel dévoiement de la longue durée, au moins depuis l'ouvrage de Charles Dupin sur la *Force commerciale de la Grande-Bretagne*, en passant par les histoires populaires des techniques des années 1850<sup>53</sup>. Cependant, un tel genre historique ne peut émerger qu'à l'ombre

52 - Aaron M. SAKOLSKI, *Land Tenure and Land Taxation in America*, New York, Robert Schalkenbach Foundation, 1957, p. 13 ; à comparer avec Eric NELSON, *The Hebrew Republic: Jewish Sources and the Transformation of European Political Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 2010, p. 57-87.

53 - Charles DUPIN, *Voyages dans la Grande-Bretagne entrepris relativement aux services publics de la guerre, de la marine et des ponts et chaussées, en 1816, 1817, 1818, 1819 et 1820*, vol. 5, *Force commerciale de la Grande-Bretagne*, Paris, Bachelier, 1824.

de conditions politiques et institutionnelles favorables. Dans l'Amérique de l'après-guerre, la multiplication des ONG, l'extension de l'hégémonie américaine et la création d'institutions internationales comme les Nations unies ou la Banque mondiale créèrent précisément les conditions nécessaires à l'émergence d'un large public intéressé par l'histoire de longue durée et avide de connaissances lui permettant de traiter des problèmes aussi considérables que la famine, la pauvreté, la sécheresse ou la tyrannie. Quand les historiens de la génération du baby-boom s'éloignèrent de ces questions pour s'intéresser à la micro-histoire des rapports de classe ou des relations de race, l'histoire de long terme de la pauvreté et de la famine devint le domaine d'essayistes sans aucune formation historique. Certains d'entre eux étaient des démographes ou des économistes employés par le Club de Rome ou la Rand Corporation, d'autres étaient des psychologues, des biologistes, des futurologues autoproclamés ou autres amateurs visant un large lectorat, à l'ère de la soi-disant « bombe démographique » et des « limites de la croissance »<sup>54</sup>. Cette version dévoyée de la longue durée prospéra, bien que ce ne fussent pas des historiens qui participèrent à son naufrage.

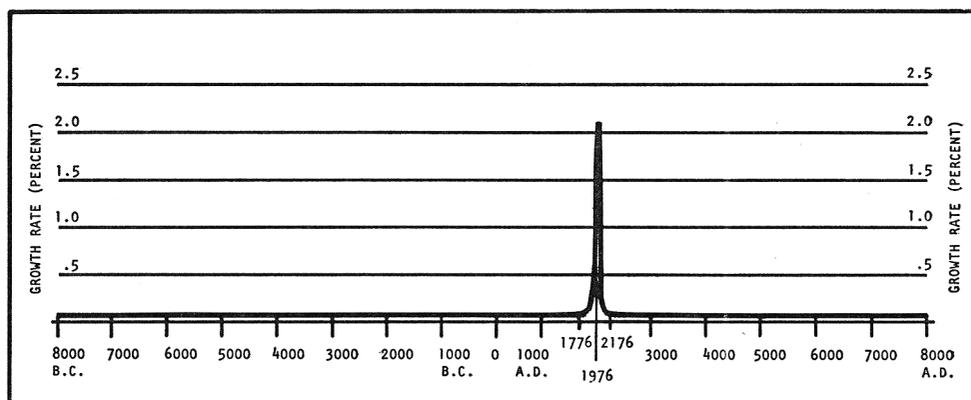
Les institutions internationales et leur demande incessante d'études historiques utiles entretenirent la production de synthèses à grande échelle. C'est ainsi que les écarts logiques et les abstractions illégitimes se multiplièrent. Les assertions les plus invraisemblables furent sans doute celles d'Herman Kahn, ancien physicien reconverti en théoricien des systèmes et futurologue, qui proposa de clore les débats sur les matières premières, les catastrophes environnementales et la consommation en étudiant des tendances de long terme de l'histoire mondiale. H. Kahn et ses collègues tracèrent une courbe des taux de croissance de la population depuis 8 000 av. J.-C. et prédirent un monde post-industriel « d'abondance », contre les prophètes du progrès technologique et du contrôle démographique<sup>55</sup>.

Certaines affirmations historiques énoncées par des directeurs d'agences internationales à propos de leur propre discipline furent tout aussi spectaculaires. Par exemple, dans un discours de 1970, William Clark, directeur de l'information à la Banque mondiale, présenta l'économie du développement en termes de basculements historiques d'ordre mondial. Sa conclusion était peu étayée par des données historiques mais appelait à privilégier l'économie du développement au détriment des autres politiques du moment : « On ne se souviendra pas de cette période comme de l'âge du nucléaire, de l'âge de l'espace, du siècle américain, ou de l'ère

54 - Voir, par exemple, Paul R. EHRLICH, *The Population Bomb*, New York, Ballantine Books, 1968 ; Norman BORLAUG, *Mankind and Civilization at Another Crossroad*, Madison, FAO, 1971 ; George LEONARD, *The Transformation: A Guide to the Inevitable Changes in Humankind*, New York, Delacorte Press, 1972 ; Donella MEADOWS *et al.*, *The Limits to Growth: A Report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, Universe Books, 1972 ; Adrian BERRY, *The Next Ten Thousand Years: A Vision of Man's Future in the Universe*, New York, Saturday Review Press, 1974.

55 - Paul Dragoș ALIGICĂ, *Prophecies of Doom and Scenarios of Progress: Herman Kahn, Julian Simon, and the Prospective Imagination*, New York, Continuum International Pub. Group, 2007 ; J. ANDERSSON, « The Great Future Debate... », art. cit., p. 1416.

Figure 2 – Taux de croissance de la population dans une perspective historique de long terme



SOURCE: Adapted from Ronald Freeman and Bernard Berelson, "The Human Population," *Scientific American*, September 1974, pp. 36-37.

Source: Herman KAHN, William BROWN et Leon MARTEL, *The Next 200 Years: A Scenario for America and the World*, New York, Morrow, 1976, p. 29.

de l'homme moyen », mais « on s'en souviendra comme de l'âge du développement, pendant lequel deux tiers de la population mondiale se révoltèrent contre leurs conditions d'existence traditionnelles et désormais inacceptables ». Selon lui, le mouvement des droits civiques américain serait vu par les historiens comme une « escarmouche » mineure comparée à cette question essentielle<sup>56</sup>.

Vers la fin des années 1970, cette tendance à l'histoire longue commençait à être déconsidérée. Par ailleurs, les quelques historiens toujours attachés à la longue durée furent l'objet de pressions de la part de lecteurs divisés par des opinions opposées, une caractéristique constante de la scène internationale pendant la guerre froide. L'exemple de Caroline Ware, auteure d'une *History of Mankind*, un projet de plusieurs volumes commandé par l'Unesco et rédigé entre 1954 et 1966, est éclairant. Ses recherches furent soumises à l'appréciation de divers fonctionnaires des nations représentées et se retrouvèrent au centre d'une bataille idéologique entre lecteurs russes et français, rapporteurs protestants et catholiques, etc., qui exigèrent de l'Unesco des modifications qui reflétaient leur propre interprétation de l'histoire mondiale. Pour quelqu'un travaillant pour une institution internationale comme C. Ware, le succès d'un tel projet dépendait de la capacité de ses auteurs à proposer une synthèse convenant à la fois aux communistes et aux capitalistes. Une telle tâche se révéla insurmontable. Les demandes de révision étaient telles que les membres du projet désespérèrent de pouvoir écrire

56 - William D. CLARK, « Creating Political Will », in C. LEGUM (dir.), *The First U.N. Development Decade and Its Lessons for the 1970's*, New York, Praeger Publishers, 1970, p. 148.

une histoire globale capable d'entrer dans ce cadre consensuel. C. Ware écrivit elle-même dans une lettre qu'« il n'est pas possible d'écrire une histoire du XX<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup> ». De telles expériences de travail au service des organisations internationales contribuèrent à ternir encore un peu plus l'histoire de long terme. L'insatisfaction qu'avait connue C. Ware face aux exigences d'apaisement rhétorique n'était pas quelque chose qui pouvait troubler ses collègues micro-historiens. De telles expériences furent une raison majeure du repli d'une génération d'historiens hors de la longue durée.

Dans l'ensemble, après ces événements, les historiens refusèrent de prêter main-forte aux futurologues, laissant de ce fait la longue durée dévoyée aux mains des journalistes et des experts. Cette pseudo-science fut rarement enseignée et presque jamais débattue ou imitée. Les travaux micro-historiques ont certainement élargi notre connaissance de la vie paysanne, de la diversité des motivations psychologiques, qu'elles soient publiques ou privées, ainsi que du caractère construit de toute expérience humaine, mais ils ont également abandonné la rhétorique et l'ambition d'une critique sociale plus générale, qui pourrait pourtant servir aux non-historiens pour imaginer de nouvelles formes sociales sur la longue durée.

En ces temps de conflits idéologiques, les chercheurs en sciences sociales, tels J. Scott et W. Sewell, s'éloignèrent des demandes des organisations internationales. La neutralité idéologique, aussi bien que l'efficacité de ces institutions, leur semblèrent de plus en plus douteuses à mesure de l'évanouissement des promesses de la théorie de la modernisation, en particulier après la guerre du Viêt Nam<sup>58</sup>. Leurs bibliographies, contrairement à celles des générations précédentes, étaient de plus en plus remplies par des publications dans des revues à comité de lecture plutôt que par la littérature grise produite en masse par les organisations internationales.

Tout comme les historiens, les anthropologues et les sociologues cessèrent également leur coopération, et ils furent tous remplacés par les économistes<sup>59</sup>. Au-delà des départements d'histoire, les conséquences de la perte de ce public furent nombreuses : l'émergence d'aspirations scientistes dans les sciences sociales

57 - Citée par Grace V. LESLIE, « Seven Hundred Pages of 'Minor Revisions' from the Soviet Union: Caroline Ware, the Unesco *History of Mankind*, and the Trials of Writing International History in a Bi-Polar World, 1954-66 », in « The Global Dimensions of U. S. Power: Rethinking Liberal Internationalism at the Midcentury », congrès de l'American Historical Association, La Nouvelle-Orléans, 2013 ; sur le projet de l'Unesco, voir Gilbert ALLARDYCE, « Toward World History: American Historians and the Coming of the World History Course », *Journal of World History*, 1-1, 1990, p. 26-40.

58 - Frederick COOPER et Randall M. PACKARD (dir.), *International Development and the Social Sciences: Essays on the History and Politics of Knowledge*, Berkeley, University of California Press, 1997 ; Gilbert RIST, *The History of Development: From Western Origins to Global Faith*, New York, Zed Books, 2002 ; Nils GILMAN, *Mandarins of the Future: Modernization Theory in Cold War America*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2007.

59 - John MARKOFF et Verónica MONTECINOS, « The Ubiquitous Rise of Economists », *Journal of Public Policy*, 13-1, 1993, p. 37-68.

avec le développement de la modélisation ou encore l'attention portée à la théorie des jeux et à la rationalité – en bref, un repli vers l'individuel et l'abstrait, au détriment du collectif et du concret. L'habitude de réfléchir aux décisions politiques à partir d'études de cas quitta peu à peu les écoles de droit (où elles avaient été mises en place au XIX<sup>e</sup> siècle) pour trouver refuge au sein des écoles de commerce (*business schools*) et des départements de sciences politiques, où les futurs fonctionnaires n'apprennent que des rudiments d'histoire. Ces étudiants, nourris à la statistique, sans aucune perspective historique ou historiographique, tirent peu de bénéfice des révolutions qu'a connues l'histoire depuis une quarantaine d'années, qu'on pense à la théorie de l'identité ou à d'autres ruptures épistémologiques. Si la génération du baby-boom fit beaucoup pour la capacité de l'historien à comprendre le monde, ce fut cependant au détriment de leur capacité à dialoguer avec les institutions internationales.

C'est ainsi qu'une grande partie de l'historiographie anglophone depuis 1968 environ jusqu'en 2008 peut être lue comme le signe d'une crise morale. Les historiens ont pris le risque du repli sur soi et de l'aveuglement quant aux grandes questions contemporaines et aux formes de vie à imaginer. Pendant cette période, ils se défirent de leurs précédents rôles de conseiller politique ou de prophète de l'entente et de la coopération internationale. Au lieu de cela, ils s'attelèrent à développer une métaphysique de l'injustice, écrite en termes de race, de classe et de genre, et ils la spécifièrent par l'étude des mentalités, du mariage, du droit, etc. Alors qu'ils raffinaient leurs outils et leur conception de la justice sociale, ils donnèrent à leur discipline des habitudes d'attention au micro qui finirent par devenir hors de propos : l'historien, coupé du paysage politique et économique, devint comme un astronome dans son observatoire.

Les historiens répugnaient de plus en plus à se mêler de questions de politiques publiques ou de relations internationales, ce qui explique partiellement cette crise. Les historiens de la génération de W. Sewell et R. Darnton commentaient bien moins l'actualité politique que les contemporains de R. H. Tawney ou de Lewis Mumford. Ce rôle de conseil auprès des citoyens et des politiciens sur les possibilités de changements de long terme fut repris par leurs collègues des départements d'économie, ce qui entraîna la multiplication, dans les journaux et les cercles politiques, de théories célébrant l'économie de marché et tenant peu compte des leçons tirées des histoires de l'empire, de l'industrialisation, de la santé publique et de l'environnement<sup>60</sup>.

Dans les années 1990, Michael Bérubé, ainsi que d'autres chercheurs américains, s'élevèrent contre la relégation de l'histoire et des autres sciences humaines, et ranimèrent avec nostalgie le souvenir de l'intelligentsia new-yorkaise des années 1950, quand les historiens et les critiques littéraires jouaient un rôle actif

60 - *Ibid.* ; Gerald D. SUTTLES et Mark D. JACOBS, *Front Page Economics*, Chicago, University of Chicago Press, 2011 ; Christopher A. BAYLY *et al.* (dir.), *History, Historians and Development Policy: A Necessary Dialogue*, Manchester, Manchester University Press, 2011 ; Pamela COX, « The Future Uses of History », *History Workshop Journal*, 75-1, 2013, p. 125-145.

dans l'espace public<sup>61</sup>. À la fin des années 1990, une nouvelle génération d'historiens commença à s'intéresser de nouveau à la longue durée. Pour la plupart spécialistes d'histoire antique ou médiévale, ils regrettaient particulièrement ce silence sur les périodes longues. Récemment, le médiéviste Daniel Lord Smail a poursuivi ces interrogations *via* un dialogue avec la biologie de l'évolution, en s'intéressant à des questions telles que la périodisation de l'identité humaine (*human identity*) et du consumérisme<sup>62</sup>.

L'émergence de l'« histoire globale » et de la *big history* permit d'élargir le champ et d'intégrer une réinterprétation de l'histoire à l'aune de la question environnementale, en replaçant les événements humains dans le contexte plus large de l'histoire de la nature. C'est ainsi que s'enclencha un retour à la longue durée, fondé en partie sur une insatisfaction à l'égard des limites de la micro-histoire. Celui-ci s'accompagna d'une réflexion sur la place des historiens dans l'université et au-delà. Par-delà ces raisons d'ordre moral, des facteurs purement techniques jouèrent en faveur de cette évolution. Le premier réside dans le nombre toujours plus grand d'archives mises à disposition et le second correspond à la multiplication des outils d'analyse<sup>63</sup>. Indépendamment des débats sur le changement climatique ou sur le devoir critique des historiens, ces deux facteurs les engagèrent à étudier des périodes de plus en plus longues.

### ***Big is back*: le retour de la longue durée**

Au cours de la dernière décennie, plusieurs signes témoignent du retour à la longue durée dans le paysage intellectuel. À propos de son champ d'étude, Jeremy Adelman remarque qu'« il était devenu démodé de proposer des théories sur des trajectoires historiques de long terme », mais que cela évolue désormais : « la longue durée est de retour »<sup>64</sup>. Thomas Laqueur déclare à ses collègues lors d'un colloque : « nous sommes tous engagés, à plus ou moins fort degré, dans une histoire de longue durée de la sexualité »<sup>65</sup>. Ou encore Susan Gillman note, en parlant de sa discipline, que « quiconque ayant récemment regardé les titres d'ouvrages, de

61 - Russell JACOBY, *The Last Intellectuals: American Culture in the Age of Academe*, New York, Basic Books, 1987 ; Richard A. POSNER, *Public Intellectuals: A Study of Decline*, Cambridge, Harvard University Press, 2003 ; Jo GULDI, « The Surprising Death of the Public Intellectual: A Manifesto for Restoration », *Absent*, 1-2, 2008, <http://archive.org/details/TheSurprisingDeathOfThePublicIntellectualAManifestoForRestoration>.

62 - Daniel Lord SMAIL, *On Deep History and the Brain*, Berkeley, University of California Press, 2008.

63 - Par exemple, Google Book Search, Archive.org, Hathi Trust et le Projet Gutenberg ; Joanna GULDI, « The History of Walking and the Digital Turn: Stride and Lounge in London, 1808-1851 », *The Journal of Modern History*, 84-1, 2012, p. 116-144.

64 - Jeremy ADELMAN, « Latin American Longues Durées », *Latin American Research Review*, 39-1, 2004, p. 223-237, ici p. 224.

65 - Thomas W. LAQUEUR, « Sexuality and the Transformation of Culture: The Longue Durée », *Sexualities*, 12-4, 2009, p. 418-436, ici p. 418.

colloques, de projets de recherche et même de cours n'a pu manquer de remarquer deux mots-clés [...] qui jouent beaucoup dans la périodisation au sein des humanités » : le premier est géographique (le monde atlantique), le second est une « unité de temps, la longue durée »<sup>66</sup>. Des travaux récents ont, grâce à la longue durée, mis en perspective des sujets aussi variés que la guerre froide, les phénomènes migratoires, la mer Noire, le Printemps arabe, la spiritualité féminine, l'histoire autrichienne, l'orientalisme allemand, l'impérialisme<sup>67</sup>... Un coup d'œil rapide aux publications récentes révèle la présence importante d'histoires de long terme, sur les tours du monde pendant une période de 500 années, sur les 3 000 premières années du christianisme ou l'anti-judaïsme de l'Égypte jusqu'à aujourd'hui, sur le génocide « de Sparte au Darfour », sur la stratégie des chimpanzés à la théorie des jeux, sur la « forme » de l'histoire humaine depuis 15 000 ans, et de nombreux autres grands sujets intéressant un large public<sup>68</sup>.

La grande histoire est bien de retour, sous divers modes. Le plus ambitieux de tous est sans doute la *big history*, un récit du passé commençant aux origines de l'univers<sup>69</sup>. De facture plus modeste, car elle se limite à l'histoire humaine, la

66 - Susan GILLMAN, « Oceans of *Longues Durées* », *PMLA*, 127-2, 2012, p. 328-334, ici p. 328. Plus généralement, voir Barbara WEINSTEIN, « History Without a Cause? Grand Narratives, World History, and the Postcolonial Dilemma », *International Review of Social History*, 50-1, 2005, p. 71-93 et David CHRISTIAN, « The Return of Universal History », *History and Theory*, 49-4, 2010, p. 6-27.

67 - Matthew CONNELLY, « The Cold War in the *Longue Durée*: Global Migration, Public Health, and Population Control », in M. P. LEFFLER et O. A. WESTAD (dir.), *The Cambridge History of the Cold War*, vol. 3, *Endings*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 466-488; Dirk HOERDER, « Migrations and Belongings: A *Longue-Durée* Perspective », in E. S. ROSENBERG (dir.), *A World Connecting, 1870-1945*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2012, p. 444-467; Alexander A. BAUER et Owen P. DOONAN, « Fluid Histories: Culture, Community, and the *Longue Durée* of the Black Sea World », in R. IVAN (dir.), *New Regionalism or No Regionalism? Emerging Regionalism in the Black Sea Area*, Farnham, Ashgate, 2012, p. 13-30; Laurence LUX-STERRITT et Carmen M. MANGION, « Gender, Catholicism and Women's Spirituality over the *Longue Durée* », in L. LUX-STERRITT et C. M. MANGION (dir.), *Gender, Catholicism and Spirituality: Women and the Roman Catholic Church in Britain and Europe, 1200-1900*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011, p. 1-18; Jörn LEONHARD, « The *Longue Durée* of Empire: Comparative Semantics of a Key Concept in Modern European History », *Contributions to the History of Concepts*, 8-1, 2013, p. 1-25.

68 - Joyce E. CHAPLIN, *Round about the Earth: Circumnavigation from Magellan to Orbit*, New York, Simon and Schuster, 2012; Diarmaid MACCULLOCH, *A History of Christianity: The First Three Thousand Years*, Londres, Allen Lane, 2009; David NIRENBERG, *Anti-Judaism: The Western Tradition*, New York, W. W. Norton, 2013; Ben KIERNAN, *Blood and Soil: A World History of Genocide and Extermination from Sparta to Darfur*, New Haven, Yale University Press, 2007; Lawrence FREEDMAN, *Strategy: A History*, Oxford, Oxford University Press, 2013; Ian MORRIS, *Why the West Rules – For Now: The Patterns of History, and What They Reveal about the Future*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2010; *Id.*, *The Measure of Civilization: How Social Development Decides the Fate of Nations*, Princeton, Princeton University Press, 2013.

69 - Cynthia Stokes BROWN, *Big History: From the Big Bang to the Present*, New York, New Press, 2007; Fred SPIER, *Big History and the Future of Humanity*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2010; David CHRISTIAN, *Maps of Time: An Introduction to Big History*, Berkeley, University of California Press, [2004] 2011.

*deep history* reste cependant particulièrement étendue, puisqu'elle se déploie sur 40 000 ans, rompant ainsi délibérément avec la frontière traditionnelle entre « histoire » et « préhistoire »<sup>70</sup>. Plus restreinte, bien que probablement plus en phase avec les débats contemporains, l'histoire de l'Anthropocène s'intéresse aux deux siècles écoulés depuis la révolution industrielle, pendant lesquels les hommes ont constitué un acteur collectif suffisamment puissant pour influencer l'environnement sur une échelle planétaire<sup>71</sup>. Les échelles temporelles de ces trois mouvements sont respectivement cosmologique, archéologique et climatologique : chacun d'eux met en scène un nouvel élargissement des perspectives historiques et tous étudient des horizons supérieurs – la plupart du temps bien supérieurs – à la génération, la vie humaine, ou la plupart des autres échelles biologiques qui avaient servi récemment à l'écriture de l'histoire.

Ces dernières années, la mise en place de projets de numérisation de grande envergure et la constitution de bases de données d'histoire orale annoncent une ère d'accès facilité à un nombre extraordinaire de sources. Associés à de nouveaux logiciels d'analyse – comme Google Ngram, Wordle ou Paper Machines –, ces outils numériques sont une invitation à tester des hypothèses historiques sur des périodes de plusieurs siècles<sup>72</sup>. La nature de ces outils et la richesse des textes disponibles permettent une histoire qui soit à la fois de longue durée et fondée sur un travail archivistique. Pour ce qui est du droit et d'autres formes d'histoire institutionnelle, où la longue durée semble favorisée par l'insistance sur les précédents, nous devons nous attendre à voir très rapidement de tels travaux se développer. Les spécialistes d'histoire du droit ont remarqué que les méthodes numériques leur permettent de répondre à des questions de plus grande envergure : par exemple, le site Old Bailey Online couvre une période allant de 1673 à 1914 – la plus grande collection de sources sur le prolétariat désormais disponible dans le monde anglophone ; le projet Republic of Literature de Colin Wilder qui, en numérisant des textes juridiques de l'époque moderne et en les reliant à une gigantesque carte des relations sociales des professeurs de droit et de leurs étudiants, cherche à savoir ce qui détermina l'évolution du droit dans l'Allemagne

70 - Andrew SHRYOCK et Daniel Lord SMIL (dir.), *Deep History: The Architecture of Past and Present*, Berkeley, University of California Press, 2011 ; *Id.*, « History and the Pre », *The American Historical Review*, 118-3, 2013, p. 709-737.

71 - Dipesh CHAKRABARTY, « The Climate of History: Four Theses », *Critical Inquiry*, 35-2, 2009, p. 197-222 ; *Id.*, « Postcolonial Studies and the Challenge of Climate Change », *New Literary History*, 43-1, 2012, p. 1-18 ; Will STEFFEN *et al.*, « The Anthropocene: Conceptual and Historical Perspectives », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, 369-1938, 2011, p. 842-867 ; Fredrik Albritton JONSSON, « The Industrial Revolution in the Anthropocene », *The Journal of Modern History*, 84-3, 2012, p. 679-696.

72 - <http://books.google.com/ngrams> ; <http://www.wordle.net/> ; <http://papermachines.org/>. En partant de la fréquence d'occurrence des mots, un *wordle* permet de visualiser les thèmes d'un texte et de les hiérarchiser. Les mots les plus fréquents sont affichés au centre de la page et leur police est augmentée. Paper Machines est un *plug-in* conçu pour le logiciel Zotero. Il permet d'appliquer aisément *wordles*, *ngrams* et autres outils de visualisation aux corpus réunis manuellement par les historiens sur leur ordinateur.

moderne, où émergent nombre de nos conceptions du domaine public, de la propriété privée et des communs<sup>73</sup>.

Face à ces deux frontières, l'une d'ordre moral et l'autre technique, les historiens se doivent de discuter ce que penser en termes de siècles, plutôt que de décennies, implique. Nous devons insister sur certaines techniques numériques et réfléchir à leur application à des périodisations adaptées aux doctorants. Nous devons trouver de nouveaux modèles et inventer une nouvelle théorie trans-temporelle de l'histoire qui nous permette de comprendre ce que doit être une étude historique convaincante fondée sur plusieurs siècles, sur des « âges », sur des « ères ». Pour parvenir à cet objectif, il faut non seulement examiner les méthodes qui ont été utilisées dans les domaines ayant traité de la longue durée avec succès, mais également réfléchir aux rapports d'abstraction entre micro et macro, ainsi qu'aux divers outils qui peuvent être utiles dans ce processus de synthèse.

Chaque domaine particulier entretient des rapports différents avec les mouvements sociaux et avec la gouvernance mondiale, mais il est possible de trouver des travaux de longue durée prometteurs dans chacun d'entre eux. Ceux qui travaillent sur la santé publique ont la chance de pouvoir s'appuyer sur les livres d'Allan Brandt et de Robert Proctor sur la catastrophe de la cigarette aux États-Unis<sup>74</sup>. L'économie politique est également bien fournie en travaux de longue durée. L'étude très convaincante de Fredrik Albritton Jonsson sur Adam Smith et le capitalisme relie des domaines traditionnellement séparés – la bioprospection coloniale, l'histoire des sciences, les arguments malthusiens des décideurs politiques – et met ainsi en contexte un siècle de débats entre tenants de l'histoire naturelle, qui voient avec optimisme l'avènement d'une ère d'abondance, et tenants de l'économie politique, convaincus qu'un dieu presbytérien s'est prononcé contre les pauvres<sup>75</sup>. Entremêlant de la même manière économie et écologie, Alison Bashford a joint histoire des populations, eugénisme, agriculture et géopolitique dans une étude globale de l'étonnant maintien du néomalthusianisme jusqu'aux temps de la longue durée dévoyée des années 1970<sup>76</sup>.

Certains objets ont toutefois été moins favorisés par la longue durée, comme les mouvements sociaux qui, malgré l'attention qu'ils ont reçue de la part des historiens, ont été rarement mis en contexte sur de longues périodes, ce qui aurait pourtant permis de leur donner un relief à même d'intéresser un public élargi. Il faut remonter aux années 1980 pour trouver une telle étude avec l'histoire du travail écrite par Howard Zinn, qui fut très lue par les militants de gauche<sup>77</sup>. Si

73 - <http://www.oldbaileyonline.org/>; <https://sites.google.com/site/colinwilder/>.

74 - Allan M. BRANDT, *The Cigarette Century: The Rise, Fall, and Deadly Persistence of the Product that Defined America*, New York, Basic Books, 2007; Robert PROCTOR, *Golden Holocaust: Origins of the Cigarette Catastrophe and the Case for Abolition*, Berkeley, University of California Press, 2011.

75 - Fredrik Albritton JONSSON, *Enlightenment's Frontier: The Scottish Highlands and the Origins of Environmentalism*, New Haven, Yale University Press, 2013.

76 - Alison BASHFORD, *Global Population: History, Geopolitics, and Life on Earth*, New York, Columbia University Press, 2014.

77 - Howard ZINN, *A People's History of the United States*, New York, Harper and Row, 1980.

l'on essaie de penser à des synthèses plus récentes, comme l'histoire du radicalisme produite par Peter Marshall ou le beau travail de John Curl sur les coopératives, il faut bien reconnaître que ce ne sont pas des historiens professionnels qui ont innové dans ce domaine ; les livres que mobilisent les urbanistes sont plutôt ceux de journalistes comme Mike Davis ou de confrères comme Beryl Satter<sup>78</sup>. Les militants des mouvements identitaires et sexuels doivent également revenir loin en arrière pour trouver des études de long terme comme celles de John Boswell et de William Leach, car les grands travaux de synthèse disparurent après 1980<sup>79</sup>. Les autres recherches historiques – malheureusement, une pile gigantesque de travaux – sont bien moins susceptibles d'être assimilés par le public cultivé, y compris par les journalistes.

Les débats les plus vifs sur la race, les classes sociales et les syndicats ne sont vraiment pertinents que lorsqu'ils sont lus par des étudiants qui deviennent des militants ; sans l'aide de la perspective et de la synthèse offertes par la longue durée, ces discussions sont indigestes pour la plupart des étudiants de première année, pour les non-spécialistes et les membres du public. Un auteur comme H. Zinn est encore une référence centrale pour les militants et les médias alternatifs. Des historiens d'une autre génération, comme R. H. Tawney, visaient plutôt un lectorat de technocrates, qui utilisaient l'histoire pour réfléchir aux possibilités d'intervention et de politiques internationales, et proposer des solutions plus ambitieuses que celles des politistes, trop contraints par la théorie et les sciences sociales. Ces deux auteurs ont en commun une même foi dans la capacité de l'histoire à proposer des récits qui puissent convaincre les personnes engagées dans l'action, que ce soit par leur position sociale ou leur expertise (dans le cas de R. H. Tawney), ou par leur nombre, leur organisation et leur croyance en une cause (dans le cas de H. Zinn). L'imagination de futurs alternatifs devint le domaine des futuristes et de la science-fiction seulement quand les historiens s'en retirèrent. Nous espérons qu'un retour à la longue durée suscitera une nouvelle confrontation, dans tous les domaines, avec ces précédents d'écriture engagée, à l'intérieur comme à l'extérieur de la profession<sup>80</sup>.

À l'aune de ces défis et de ces potentialités, il convient de réfléchir au récent retour à la longue durée, car il est central dans les débats sur l'environnement.

78 - Peter H. MARSHALL, *Nature's Web: An Exploration of Ecological Thinking*, Londres, Simon and Schuster, 1992 ; *Id.*, *Demanding the Impossible: A History of Anarchism*, Oakland, PM Press, 2010 ; John CURL, *For All the People: Uncovering the Hidden History of Cooperation, Cooperative Movements, and Communalism in America*, Oakland, PM Press, 2009 ; Mike DAVIS, *City of Quartz: Excavating the Future in Los Angeles*, Londres, Verso, 1990 ; *Id.*, *Planet of Slums*, Londres, Verso, 2006 ; Beryl SATTER, *Family Properties: Race, Real Estate, and the Exploitation of Black Urban America*, New York, Metropolitan Books, 2009.

79 - John BOSWELL, *Christianity, Social Tolerance, and Homosexuality: Gay People in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the Fourteenth Century*, Chicago, University of Chicago Press, 1980 ; William LEACH, *True Love and Perfect Union: The Feminist Reform of Sex and Society*, New York, Basic Books, 1980.

80 - J. GULDI et D. ARMITAGE, *The History Manifesto*, *op. cit.*

Rien dans les nouveaux outils numériques ne pousse l'histoire environnementale de longue durée à se saisir de questions biologiques. L'histoire numérique ouvre en revanche de nombreuses possibilités pour mieux comprendre l'évolution de certaines institutions contemporaines, une occasion manquée par les tenants de l'Anthropocène. Des historiens tels que D. Smail et Dipesh Chakrabarty ont eu recours à la longue durée pour étudier les rapports entre la pollution, les dégâts environnementaux et l'évolution de l'empreinte des hommes sur leur environnement naturel, et ce depuis l'Anthropocène<sup>81</sup>. Dans la perspective des travaux de longue durée à la Tawney ou à la Mumford, la création d'un dialogue avec les départements de biologie est secondaire face à la capacité de l'histoire à influencer les experts et les militants qui s'intéressent au changement climatique. Ironiquement, une histoire de longue durée de la biologie des espèces semble relever d'un objectif moral quelque peu auxiliaire à côté de problèmes historiques plus urgents, comme de rappeler que l'État a le pouvoir de créer et de détruire les espaces communs, qu'ils soient terrestres ou maritimes. À l'ère du changement climatique et des conflits potentiels qu'il suscite à propos des frontières terrestres et maritimes, nous avons certainement besoin d'études historiques portant sur les conflits de classe quant à l'accès à la terre et à l'eau, mais il y a malheureusement peu d'exemples vers lesquels nous tourner.

Ce mouvement vers des échelles plus grandes est directement lié à la disponibilité de nouvelles masses de données et à la possibilité de les analyser ; se pose alors la question de savoir s'il faut les utiliser pour la courte ou la longue durée. Plusieurs exemples d'un tel choix dans l'histoire de la discipline montrent que les conséquences sont de taille. Le besoin de poser des questions de plus en plus larges détermine quelles données sont mobilisables et les façons de les utiliser ; il y a là un défi que la plupart des travaux de longue durée doivent relever. Ce cadrage permet de mettre en œuvre de superbes argumentations, de déclencher des débats sur le changement social, ses potentialités et ses limites. Ce serait une erreur de réduire la longue durée à des questions biologiques ou au désir d'attirer l'attention de nos collègues scientifiques.

Nous avons nous-mêmes utilisé des techniques numériques permettant à l'historien d'extraire avec assurance un événement de son contexte long, et aussi de proposer des synthèses plus précises de l'histoire multiséculaire de certains mouvements sociaux transnationaux. Dans l'étude de Jo Guldi sur l'histoire de la marche, Google Book Search a permis de tester et d'étendre les propositions de Walter Benjamin et de Richard Sennett sur le comportement des étrangers dans les rues des villes du XIX<sup>e</sup> siècle. Après avoir débuté un travail sur la rivalité entre systèmes de propriété privée et de propriété collective depuis 1870, elle commença à utiliser des outils numériques permettant d'agrèger des mots couramment utilisés en des schémas chronologiques qui illustrent l'essor et le déclin de divers concepts. Ce travail permit la création d'une boîte à outils numérique, Paper

Machines, qui devint disponible en 2012 grâce à la collaboration de Christopher Johnson-Robertson. D'après J. Guldi, que l'outil soit bon marché (Google Book Search) ou plus coûteux (Paper Machines), il forme une sorte de « macroscopie » ouvert sur le changement de long terme, fondé sur une analyse quantitative des mots dans leur contexte. Cette audace d'ordre quantitatif, reposant sur l'analyse algorithmique de masses de données culturelles ou institutionnelles, autorise le chercheur à proposer de nouvelles hypothèses et à caractériser de longues périodes de temps<sup>82</sup>. Les macroscopes fonctionnent donc comme des stimulants intellectuels, qui rendent possible la formulation d'hypothèses sur la longue durée, en fondant celles-ci sur des caractérisations spatiales, institutionnelles, discursives et temporelles que l'historien peut entremêler en un riche contexte sur lequel son travail archivistique peut venir s'appuyer.

Le récent travail de l'économiste Thomas Piketty et de ses collègues est un autre exemple de ce tournant quantitatif; il s'agit d'une étude comparée des niveaux relatifs d'inégalités produites par le capitalisme depuis la révolution industrielle, ce qui permet une mise en contexte de l'augmentation des inégalités salariales dans le monde depuis l'ère reaganienne et thatchérienne<sup>83</sup>. Ces analyses quantitatives déploient une masse impressionnante de données et pèsent sur l'action publique exactement de la manière dont nous souhaiterions voir l'histoire de la longue durée le faire. Elles posent également d'importantes questions quant à la possibilité de généraliser le travail sur les données à d'autres champs d'étude. Ce travail est-il le fait de laboratoires de recherche isolés, ne permettant de formuler que certaines hypothèses spécifiques, à la façon du tournant quantitatif des années 1970? Ces données numériques acquises grâce à des efforts considérables peuvent-elles être généralisées à d'autres objets? Les recherches numériques quantitatives suivront-elles la voie ouverte par d'autres outils des humanités numériques, en créant des outils permettant de caractériser le changement sur de longues périodes temporelles? Des projets comme Google Ngram ou Paper Machines ont le potentiel de révolutionner les pratiques d'enseignement en mettant des outils d'analyse très puissants à la portée de tous.

82 - J. GULDI, « The History of Walking and the Digital Turn... », art. cit. ; *Id.*, « Digital Methods and the *Longue Durée* », art. cit. ; <http://www.papermachines.org/> ; à comparer avec Shawn GRAHAM, Ian MILLIGAN et Scott WEINGART, *Big Digital History: Exploring Big Data through a Historian's Macroscopie*, Londres, Imperial College Press, 2014, <http://www.themacroscopie.org/>.

83 - Thomas PIKETTY, *Les hauts revenus en France au XX<sup>e</sup> siècle. Inégalités et redistributions, 1901-1998*, Paris, B. Grasset, 2001 ; Thomas PIKETTY et Emmanuel SAEZ, « Income Inequality in the United States, 1913-1998 », *The Quarterly Journal of Economics*, 118-1, 2003, p. 1-41 ; Anthony B. ATKINSON et Thomas PIKETTY (dir.), *Top Incomes over the Twentieth Century: A Contrast between Continental European and English-Speaking Countries*, Oxford, Oxford University Press, 2007 ; Anthony B. ATKINSON, Thomas PIKETTY et Emmanuel SAEZ, « Top Incomes in the Long Run of History », *Journal of Economic Literature*, 49-1, 2011, p. 3-71 ; Thomas PIKETTY, *Le capital au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 2013.

De telles interrogations sur la façon dont les tenants de la longue durée utilisent leurs archives et leurs outils sont d'autant plus importantes si l'on pense à la possibilité pour des voix subalternes de se faire entendre, dans un monde dominé par les discussions en langue anglaise et par les archives nationales. Là où les financements de numérisation sont conçus comme des moyens de construire la nation (c'est-à-dire à peu près partout), le risque est grand de voir les archives relatives aux femmes, aux minorités, aux pauvres, laissées de côté, d'autant que les documents numériques requièrent des financements continus pour la maintenance de leurs serveurs. La possibilité d'inclure des perspectives autres que celles de l'État-nation dans la synthèse de longue durée dépend de la création et du maintien d'archives véritablement ouvertes.

Ces questions sont liées à la tradition de la micro-histoire, qui s'est attachée à montrer comment des témoignages particuliers, et vulnérables, permettent d'éclairer l'histoire de l'esclavage, du capitalisme ou de la domesticité. De fait, la préservation numérique de ces voix subalternes, *via* leur intégration à des micro-archives, constitue un horizon vital de la recherche. Ce labeur immense et tout le travail critique qui le sous-tend méritent d'être reconnus et d'être récompensés par des publications spécifiques, des bourses et des prix dédiés aux chercheurs qui s'investissent dans cette tâche. C'est là une autre sorte de travail sur la longue durée, qui est dirigé moins vers le public, la publication de livres à grand tirage, l'influence sur les experts, que vers la constitution de micro-archives faites de documents, d'objets, d'histoires, de ressources nécessaires à la compréhension de sujets macro-historiques d'importance<sup>84</sup>.

La dimension morale des sujets traités par la longue durée – entre autres, la réorientation de l'économie pour qu'elle intègre la question du changement climatique, ou la prise en compte des populations en situation subalterne par les politiques publiques – nécessite que les historiens s'adressent à un public aussi large que possible, aussi large que les sujets dont ils traitent, notamment l'environnement, la gouvernance mondiale, le capitalisme, l'exploitation, etc. L'histoire de longue durée est tout à fait légitime lorsqu'elle se réfère à l'Anthropocène afin de convaincre le public de l'existence d'une relation de long terme entre l'homme et la planète, en particulier concernant l'atmosphère, les fragiles écosystèmes et les ressources naturelles limitées. Elle devrait également permettre d'exposer les longues controverses sur l'injustice engendrée par le capitalisme, comme l'ont fait R. H. Tawney et L. Mumford, ou sur la gouvernance de l'environnement, comme Denis Cosgrove et John Gillis plus récemment<sup>85</sup>.

À l'ère de la longue durée, quand l'expérimentation sur plusieurs siècles devient partie intégrante de la boîte à outils de tout doctorant, les discussions sur

84 - Emma ROTHSCHILD, « The Future of History », in K. GRANDIN (éd.), *Going Digital: Evolutionary and Revolutionary Aspects of Digitization*, Stockholm, Center for History of Science at the Royal Swedish Academy of Sciences, 2011, p. 280-294.

85 - Denis E. COSGROVE, *Apollo's Eye: A Cartographic Genealogy of the Earth in the Western Imagination*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2001 ; John R. GILLIS, *The Human Shore: Seacoasts in History*, Chicago, University of Chicago Press, 2012.

le public adéquat et sur les conséquences des études historiques de grande échelle sont intégrées aux fondements de tout département d'histoire. Nous ne devrions pas les limiter au seul Anthropocène ou au marxisme, mais il serait sage de se mettre à l'école des aspirations utopistes de ces deux discours, afin de revenir à une écriture de l'histoire qui ambitionne de peser sur le débat public et sur les politiques publiques.

Le retour de la longue durée est intimement lié à des mouvements d'échelle et de cadrage. À l'heure de l'explosion des inégalités, des crises de la gouvernance mondiale, du changement climatique, la moindre considération des facteurs qui régissent nos vies nécessite un changement d'échelle vers le haut. Cette nouvelle longue durée, quoique parée d'habits différents et tournée vers des objectifs renouvelés, requiert de revenir aux questions les plus fondamentales de la méthodologie historique : la sélection des problèmes, les limites qu'on assigne aux sujets, les outils qu'on utilise pour les étudier. La mémoire a le pouvoir de faire ressurgir le potentiel de persuasion, d'imagination et d'inspiration de la discipline historique. L'historien de la Renaissance Constantin Fasolt a ainsi défendu l'idée que s'intéresser aux institutions de l'Europe moderne venait d'une attitude de « révolte historique<sup>86</sup> ». Dans cette perspective, les nouveaux historiens de la longue durée devraient se servir de l'histoire afin de critiquer les institutions qui nous entourent, et la réconcilier ainsi avec son rôle de science sociale critique<sup>87</sup>. L'histoire peut permettre de rejeter les anachronismes fondés sur la seule déférence envers la permanence des institutions. La pensée historique – de longue durée – doit nous aider à choisir lesquelles de nos institutions méritent d'être enterrées ou sauvegardées.

*David Armitage*  
*Harvard University*

*Jo Guldi*  
*Brown University*

Traduction de Jérôme Baudry



86 - Constantin FASOLT, *The Limits of History*, Chicago, University of Chicago Press, 2004, p. 19.

87 - David ARMITAGE, *Civil War: A History in Ideas from Rome to the Present*, à paraître ; Jo GULDI, *The Long Land War: A Global History of Land Reform, c. 1860-Present*, à paraître.